

AVANT-PROPOS

Présidentielle 2017. Un coup d'accélérateur est donné avec le sacre du candidat de la droite, grand vainqueur de la primaire de novembre 2016. Score inattendu, profil inattendu. Mais un air détendu flotte sur le visage de cet homme qui aura beaucoup attendu : quarante ans de vie politique et, aujourd'hui, le statut d'un homme neuf.

Qui aurait pensé que François Fillon serait dans la dernière ligne droite de cette présidentielle? Qui le donnait seulement présent au second tour de la primaire de la droite et du centre? Qui s'intéressait à lui? Et d'ailleurs, qui est François Fillon? Telle est la question que beaucoup se posent encore aujourd'hui.

La réponse figurait déjà dans la première version de ce livre-enquête, entrepris à la veille de son entrée à Matignon. Sa discrétion et son ambition, cocktail gagnant d'un paradoxe fait homme. Son parcours, ses responsabilités politiques, son obsession de plus de vingt ans à engager des réformes. On le dit trop lisse? Il ne l'est en rien. Éternel second? Il aime en réalité diriger. Progressant dans l'ombre, il n'avance en première ligne qu'au moment propice, quitte à être qualifié d'opportuniste.

Repéré par son parrain en politique, Joël Le Theule, chaperonné par Philippe Séguin, il est ensuite demandé par Édouard Balladur, puis Jacques Chirac, et enfin Nicolas Sarkozy. Tous sont venus le chercher. Pourquoi? Quels atouts a su jouer celui qui s'est déjà confronté à une vingtaine d'élections locales régionales ou nationales, la plupart gagnées haut la main dès le premier tour? Comment s'est-il construit en politique?

Pour répondre à ces questions, il convient de retracer toutes les étapes de sa vie publique, mais aussi personnelle. Le garçon de quatorze ans qui affiche un portrait du général de Gaulle dans sa chambre prend sa carte du RPR à vingt-trois ans et devient le benjamin de l'Assemblée nationale à vingt-sept. Il est également benjamin des présidents de région à quarante-trois ans. Après avoir gravi tous les échelons du pouvoir, sans en omettre aucun, il arrive enfin en haut de l'affiche.

En 1995, la presse le décrivait déjà comme un «gentleman cambrioleur», le seul à voir son influence politique croître «depuis près de deux décennies sans le moindre recul¹». Après sa nomination à Matignon, quittant mon poste de journaliste à l'antenne, je suis partie à la recherche de cet «inconnu» qui dirigeait la France. Je me suis installée dans son fief, à Sablé-sur-Sarthe. Six mois d'enquête, cinquante-sept personnes interviewées, notamment ses parents et, bien sûr, des entretiens au long cours avec lui, dans son bureau, entre ses multiples réunions. J'ai recueilli ses réflexions sur la France et sur sa mission, collecté des dizaines d'anecdotes inédites, afin de dresser un portrait à la fois politique et intime, au plus près de l'homme et de sa vérité. Lui qui ne voulait pas qu'on écrive sur lui!

Les années ont passé, il continue d'affronter l'avenir. Entre-temps, deux deuils l'ont terrassé. Celui de Philippe Séguin, parti en janvier 2010, de qui il avait tant appris en politique. Puis celui de sa mère Anne, en août 2012, qu'il chérissait beaucoup.

Certains le trouvent alors transformé. Plus libéral? Dès 2007, il m'expliquait que la définition de «gaulliste social» ne correspondait pas réellement à sa nature, et que ses convictions économiques l'orientaient davantage vers un «libéralisme contrôlé».

1. Guillaume Tabard, «François Fillon, gentleman cambrioleur du RPR», *La Croix*, 18 novembre 1999.

Avant-propos

Faire sans chercher à plaire, appliquer des réformes sans y mettre les formes, dire sa vérité sans chercher la visibilité. Le « surdoué de la politique », comme on le décrit dans sa région, saura-t-il transformer l'essai?

1

LE PETIT FRANÇOIS

Printemps 1971. Au Mans, lycée Notre-Dame de Sainte-Croix, une surprenante manifestation vient troubler l'habituelle tranquillité de cette institution tenue par des frères jésuites. Les enseignants n'en croient pas leurs yeux. Les responsables de l'établissement sont stupéfaits. Un petit groupe d'élèves rassemblés dans la cour tient des banderoles à bout de bras. Du jamais vu.

Les élèves protestent contre un professeur d'anglais, une femme qu'ils jugent incompétente. Ils réclament son départ. «Démission! Démission!», lit-on sur leurs banderoles improvisées. Les jeunes crient des slogans, le poing levé. En tête de cortège, un lycéen aux cheveux noirs, arrivé l'année précédente dans l'établissement, un certain François Fillon. Il est réputé pour être turbulent et insolent. Son père l'avait inscrit chez les jésuites dans l'espoir d'améliorer son comportement et ses résultats scolaires. L'incident vaudra à M. Fillon père une convocation au lycée. Il est prié de venir récupérer son fils dans les plus brefs délais. Le jeune François est renvoyé de Notre-Dame de Sainte-Croix.

La manifestation se poursuit de plus belle, cette fois sans lui. De nouvelles inscriptions fleurissent sur les calicots: «Libérez Fillon! Libérez Fillon!» Les camarades réclament leur chef à cor et à cri. Le préfet de discipline, l'équivalent du proviseur, réunit les lycéens: «Fillon est un bon garçon, soit, mais n'en faisons pas un martyr!» François revient,

trionphant. Il peut réintégrer le lycée, à la seule condition qu'il ne soit plus pensionnaire à la rentrée.

François est un adolescent révolté. Il se rebelle contre tout, contre l'école et contre ses parents. Il estime qu'il ne reçoit pas assez d'argent de poche. Il juge son père à bien des égards trop sévère. Il souffre d'un manque de liberté. Dès que ses parents ont le dos tourné, il file rejoindre ses camarades. Il n'hésite pas à subtiliser l'automobile de son père bien qu'il n'ait pas encore son permis de conduire. Les emprunts de la 2 CV ne passent pas tous inaperçus. De temps en temps, il y a même un peu de casse, comme ce samedi soir où il voulait se rendre à La Suze pour une soirée entre amis, lorsqu'il accroche la porte du fond du garage, celle qui communique avec la buanderie. Il va inventer l'inimaginable pour justifier l'inexplicable. Ce n'est que six ans plus tard que les parents de François apprendront la vérité au sujet de la carrosserie endommagée de la 2 CV.

Dès que ses parents s'absentent quelques jours, François invite des copains à la maison, improvise des fêtes, n'hésite pas à se servir dans la cave en prenant soin de bien dissimuler ses pillages. Il cache les bouteilles vides derrière les pleines. Lorsqu'il a décidé de se faire plaisir, rien ne peut l'arrêter. À cette époque, il s'évade même régulièrement par le toit de la maison, souvent suivi par ses petits frères, pour aller s'amuser avec leurs copains. Des voisins le révéleront à leurs parents des années plus tard. Jeune épicurien, épris de liberté, François n'accepte pas facilement les remarques. Il n'aime pas non plus les critiques. Il claque souvent la porte de la maison pour revenir, en général, quelques heures plus tard. Il est un adolescent aux tentations libertaires. Son père souhaiterait lui apprendre à devenir prudent et économe car il s'inquiète sérieusement de l'avenir scolaire et professionnel de son fils. «Tu ne feras jamais rien dans la vie si tu continues comme ça!», le sermonne-t-il souvent. Les punitions, les colles du dimanche n'apaisent pas le jeune homme. À l'école, il s'ennuie ferme. Enfant précoce, François apprend avec une facilité déconcertante. Rien ne va

Le petit François

assez vite, il n'y a jamais assez d'action, il veut toujours que ça bouge. Jusqu'en sixième, il s'applique à être le premier. Ensuite, il décidera de s'en tenir au minimum, de s'occuper autrement.

Non, il n'est plus ce bébé idéal qui faisait l'admiration de toute la famille. Sa grand-mère maternelle s'enthousiasmait : « Avec un premier-né aussi facile à vivre, tu ne sauras jamais ce qu'est élever un enfant, tant que tu en auras des comme ça ! » lançait-elle à sa fille. François est un bébé qui ne pleure jamais. Tout le ravit, il sourit quand il mange, il gazouille quand on le lave, il s'endort sans un bruit quand on le met au lit. Les premières années de cet enfant furent sans soucis pour ses deux parents, Anne et Michel.

Anne et Michel

Le bonheur des parents de François commence à « la Catho d'Angers », cette université où Anne Soulet étudie les lettres et Michel Fillon le droit. Anne est en première année lorsque l'une de ses camarades du foyer lui propose de faire du théâtre. Il s'agit de remplacer une comédienne dans la troupe médiévale. « Tu ferais ça très bien, tu sais, c'est très sympa, viens ! », lui assure son amie. Pourquoi ne pas essayer ? Anne se lance. À l'occasion des fêtes, la troupe joue dans plusieurs villes, aussi bien dans l'enceinte d'abbayes, sous les porches d'églises, que sur les places et les parvis. Michel Fillon, étudiant en deuxième année, en fait partie. Leur passion pour le théâtre ne cessera de les rapprocher au point de tomber amoureux. Anne est une jolie jeune fille aux longs cheveux châtain foncé, le regard bleu comme le ciel. Elle est souriante, spontanée, joviale, pleine de vie, toujours prête à engager la conversation. Elle s'émerveille de tout et prend la vie du bon côté. Michel, lui, arbore un regard très expressif, parfois mystérieux. Il s'abrite derrière une très grande discrétion naturelle. Son sérieux apparent laisse de temps à autre s'échapper une

pointe d'humour et de douceur, à condition qu'il se sente en confiance et en bonne compagnie. Anne et Michel s'épanouissent dans cette troupe de théâtre qui les unit. D'ailleurs ils s'amuse des rôles qui leur sont distribués. Lorsque Michel joue le démon, Anne joue Notre Dame. Si Anne prend le rôle d'Ève, Michel tient celui d'Adam. Le 16 mai 1953, le jour de leur mariage, le souvenir de tous ces rôles fut évoqué. Anne allait avoir bientôt vingt-deux ans, Michel en avait vingt-quatre.

Ce jour-là, ce sont deux mondes qui s'unissent. La famille d'Anne est originaire du Pays basque et celle de Michel de Vendée. Annie Soulet, surnommée Anne, est née le 6 novembre 1931 au Mans. Sa mère Germaine est une femme au foyer qui élève ses enfants. Son père, Marcel, représente une usine de câbles électriques. À vingt ans, il dirige déjà le garage Peugeot du Mans avant de trouver un emploi dans une société qui installe et répare des ascenseurs. C'est un homme qui aime les chiffres et les mathématiques, mais il n'a jamais pu laisser libre cours à ses envies d'études. Après avoir préparé et réussi le concours d'entrée de l'École des travaux publics à Paris, il doit tout arrêter. Son père et tous les membres de sa famille choisissent de se consacrer aux soins de Marie, atteinte de rhumatismes déformants, qui vingt-quatre années durant vont la paralyser. La mère de Marcel est soignée aux sels d'or et par les cures les plus coûteuses. Son fils sacrifie ses études pour tenter de la sauver. Marcel Soulet, fou de mécanique, a toujours nourri une passion pour les photos, les voitures et les avions. Il a même été témoin du premier vol des frères Wright en 1908 sur la ligne droite des Hunaudières, à côté du Mans. Un incroyable vol d'une minute et quarante-cinq secondes en présence d'une centaine de témoins. En 1923, il assiste à la première édition des 24 heures du Mans. Il aurait voulu y participer, mais son épouse Germaine trouvait cette course trop dangereuse. Germaine Loutre-Sivert est originaire du Pays basque. Marcel Soulet, lui, se partage entre des origines berrichonnes et sarthoises. Au lendemain de leur mariage, ils emménagent

Le petit François

au Mans. Ils ont deux enfants : Michel puis Anne, de sept ans sa cadette.

La jeune Anne vit une enfance heureuse, élevée dans une famille traditionnelle où elle reçoit une éducation encadrée sans être stricte. Catholique, elle va à la messe tous les dimanches. À l'école primaire, elle grandit dans une pension privée non religieuse, avant de poursuivre à l'Institution Saint-Julien du Mans jusqu'au baccalauréat. Anne se souviendra toujours de la période d'exode face aux Allemands. C'était en 1940. Elle avait neuf ans. « Mon père était dans l'aviation, parti avec son régiment en Angleterre. Ma mère, craignant que son fils de dix-sept ans ne soit requis par l'armée allemande, décida de s'enfuir. » Bien des années plus tard, Anne fut en mesure d'apprécier l'acte de courage de sa mère. Germaine emmène sa fille de neuf ans, son fils de dix-sept ans et son beau-père en voiture jusqu'au Pays basque. Après la guerre, la vie reprend lentement son cours. La jeune Anne poursuit sa scolarité au Mans. Elle voudrait devenir professeur de philo, mais son père émet un veto formel en lui expliquant que « ce n'est pas avec ce métier qu'elle pourra nourrir son mari ». La jeune fille qui aime beaucoup les lettres gardera toujours au fond d'elle cette envie d'enseigner. Après son baccalauréat, elle étudie à l'université d'Angers. C'est là qu'elle rencontre Michel Fillon, l'homme de sa vie.

Michel Fillon est né aux Essarts en Vendée le 18 février 1929. Son père Amand est un autodidacte. L'homme au prénom rare monte une entreprise de chauffage central, sanitaires et salles de bains. Il épouse Gabrielle avec laquelle il aura cinq enfants, une fille et quatre garçons. Michel est l'avant-dernier. Il est élevé dans un petit village où il fréquente l'école primaire tenue par des religieux. L'empreinte catholique restera forte tout au long de sa vie. Lorsqu'il obtient son certificat d'études, il poursuit sa scolarité au collège Richelieu, à La Roche-sur-Yon, à 20 kilomètres de chez lui. Les années de collège furent assez difficiles, en grande partie sous l'occupation allemande. La maison de

François Fillon

ses parents avait partiellement été réquisitionnée pendant la guerre pour loger des officiers allemands. «Nous avons toujours eu affaire à des hommes d'une culture et d'une correction remarquables», se souviendra Michel Fillon. Le collège Richelieu est tenu par des prêtres du diocèse. Michel est heureux. Il s'épanouit. Il aime apprendre avec des professeurs qu'il admire. Il apprécie beaucoup le chant et la musique. Dès son plus jeune âge, il participe à une troupe, Les Compagnons de la joie, une formation qui ressemble à celle des Compagnons de la chanson, ce groupe vocal né au début de l'occupation durant la Seconde Guerre mondiale. Les Compagnons de la joie furent créés sur le même principe par un abbé. Les artistes mimaient et chantaient de vieilles chansons au gré des salles de spectacles, des casinos et des théâtres. Les recettes assuraient à la troupe un mois de vacances à la montagne. «Cet abbé est l'être le plus extraordinaire que j'aie rencontré», confie Michel Fillon. Après son baccalauréat, il veut étudier à Poitiers, mais son père, en bon chrétien, ne peut concevoir que son fils n'entre pas dans une institution catholique. C'est donc à l'Université catholique d'Angers, *la Catho*, qu'il l'envoie étudier le droit pendant trois ans. C'est là qu'il fait la connaissance d'un certain Joël Le Theule, un condisciple, qui deviendra son ami pour toujours. C'est là aussi qu'il rencontre la jeune Anne Soulet dont il tombe amoureux. Il répétera souvent à sa fiancée, comme Aragon dans le poème «C»:

*J'ai traversé les ponts de Cé
C'est là que tout a commencé...*

Le militaire

Sa licence en droit en poche, Michel Fillon accomplit son service militaire en 1952. Il part faire ses armes à Coblenche en Allemagne. Il appartient à un régiment blindé, le 7^e régiment de chasseurs d'Afrique. Il passe six mois outre-Rhin,

Le petit François

dans une ville entièrement détruite par la guerre. Il devient brigadier avant d'être envoyé à Saumur pour devenir élève-officier de réserve. Voilà qui l'arrange bien : Saumur le rapproche du Mans où demeure sa fiancée. Michel est promu aspirant. Après son service militaire, il retourne à la vie civile. Enfin, il épouse Anne. Sur les conseils de ses beaux-parents, il entame une carrière de notaire qu'il commence par un stage.

Après son mariage, le jeune couple vit au moins pendant un an chez les parents d'Anne avant de trouver un logement, deux rues plus loin. Anne arrête ses études mais son mari notaire stagiaire ne gagne pas suffisamment d'argent pour subvenir aux besoins de la famille. Elle décide alors d'enseigner, et travaille au sein de deux institutions, au Mans, avec des élèves de la sixième à la seconde. Elle enseigne le latin, le français et l'anglais. Le 4 mars 1954, le petit François Charles Amand voit le jour. Quelques années plus tard, pour lui faciliter la vie au quotidien, les religieuses l'autorisent à amener son jeune fils de trois ans au jardin d'enfants. Voilà qui permet au petit François de fréquenter l'école plus tôt que les autres enfants. «Et de façon assez étonnante, il s'est très vite exprimé comme un adulte», dit sa mère. L'enfant livre parfois de surprenantes réflexions pour son âge.

Au printemps 1956, une nouvelle vient ébranler la petite famille. Plusieurs dizaines de milliers de jeunes Français doivent partir pour combattre en Algérie. Officier de réserve, Michel Fillon est appelé. Il a vingt-sept ans. Depuis deux ans, les troubles en Algérie se multiplient et de jeunes Français sont régulièrement envoyés pour combattre les indépendantistes du FLN (Front de libération nationale) et de l'ALN (Armée de libération nationale), décision du gouvernement socialiste de Guy Mollet qui a choisi d'intensifier la guerre. Le service militaire passe de dix-huit à vingt-sept mois. Le 12 novembre 1954, François Mitterrand, ministre de l'Intérieur, avait planté le décor : «L'Algérie, c'est la France.» En clair, il n'était pas question de ne pas aller se battre en Algérie, pour la mère-patrie. Au cours du printemps 1956,

de nombreuses manifestations organisées contre les départs des jeunes soldats éclatent. Des mères et des fiancées vont jusqu'à se coucher sur les voies pour empêcher les trains de partir. Les rappelés coulent du ciment dans les aiguillages, tentent de bloquer les locomotives, refusent de monter à bord, tirent les sonnettes d'alarme. Les manifestations s'enchaînent, le 18 avril à Vauvert dans le Gard, le 10 mai à Saint-Aignan-des-Noyers dans le Loir-et-Cher, le 17 mai au Mans. Le 18 mai, à Grenoble, se tient la manifestation la plus violente. Des rassemblements s'organisent également dans les ports et se poursuivent pendant tout l'été. Mais rien n'y fait, les soldats doivent y aller, ils savent qu'ils ne reviendront pas tous. En avril 1956, c'est dans ce contexte que Michel Fillon part pour six mois. Son régiment est cantonné près d'Alger en réserve pour être envoyé dans le Djebel en cas de « coup dur ».

Comme beaucoup de Françaises, Anne reste seule avec son fils. Elle passe de longues soirées l'oreille collée à la radio dans l'espoir d'entendre des nouvelles des soldats français engagés sur le front des embuscades. Lettre après lettre, elle tente de rester en contact avec son mari en priant le ciel de le retrouver sain et sauf. Mais les courriers se font attendre. À la radio, elle apprend régulièrement la mort de soldats français victimes de guet-apens. Souvent, elle s'effondre. Le petit François, spectateur de la détresse de sa mère, tente de la consoler avec les mots d'un enfant de deux ans qu'elle n'oubliera jamais : « Pleure pas maman, ton papa, il reviendra ! »

En Algérie, sur le terrain, Michel Fillon participe à des opérations difficiles. Physiquement, il a bien du mal à tenir le choc. Tous les jours, il faut parcourir plusieurs dizaines de kilomètres. Réveils en pleine nuit, stress, et toujours cette crainte de ne pas connaître le lendemain. Il faut ratisser différentes zones avec ses hommes, comme les fonds de l'Oued où son regard se perd souvent devant la beauté des paysages, avec ces lauriers roses qui lui font oublier qu'il s'agit d'une guerre. Au cours d'une opération, Michel

Le petit François

Fillon s'évanouit suite à une fatigue intense. Ses hommes le transportent à dos de mulet puis sur un brancard improvisé à l'aide de fusils et de toile de tente. Dans un premier temps, le commandant décide de l'envoyer au plus vite à l'hôpital de Blida où il restera quinze jours. Afin de lui permettre de se reposer et de revoir sa famille, on lui accorde une courte permission en France. Il en profite mais les jours passent vite, et bientôt, il doit s'arracher à son foyer, repartir à Marseille pour prendre l'avion vers Alger. Il n'oubliera jamais cet instant où il retire son billet : il aperçoit juste au-dessus du guichet un petit écriteau : « Les rappelés qui se trouvent sur le sol métropolitain n'ont pas à retourner en Algérie. » Michel Fillon n'en croit pas ses yeux, il fait demi-tour, court se renseigner auprès du commandant de Marseille. Non, il ne rêve pas. On lui confirme qu'il peut être rapatrié sur Le Mans, ce qu'il fait sur-le-champ. Cette fois, Michel Fillon retrouve sa famille pour ne plus la quitter. Sa femme l'accueille émue et son fils François se blottit dans ses bras. Un mois après son retour, il reçoit sa solde. Sur le talon du mandat, Blaise, le trésorier militaire, indique que tout le peloton de Michel Fillon est tombé dans une embuscade. À la stupeur de Michel, aucun homme n'a survécu.

Retour à la vie

Michel Fillon termine son stage de notaire, passe ses examens et cherche à reprendre une étude. Il en trouve une, à 25 kilomètres du Mans, à Cérans-Foulletourte, un village de la Sarthe. Dans cette étude, tout est poussiéreux, il lui faudra rebâtir la clientèle et les dossiers. Il s'endette pour s'installer au 138 de la Route nationale. Septembre 1958, c'est le premier déménagement important de la petite famille. François a quatre ans et Pierre, le nouveau-né, deux mois à peine. Anne est obligée de quitter ses élèves du Mans. Une nouvelle vie commence. Pendant trois mois, Anne reste à la maison pour s'occuper de Pierre et de François. Mais, très vite, elle

est appelée à remplacer la comptable de l'étude notariale, victime d'un accident. Il aurait été difficile financièrement d'embaucher quelqu'un d'autre. Le couple doit travailler dur pour se donner les moyens de redresser l'étude et de rembourser les dettes. Anne apprendra son nouveau métier sur le tas. Venue pour deux mois, elle restera quinze ans. Les Fillon s'investissent beaucoup dans leur travail. Ils sont aussi actifs lors des réunions à la paroisse, fidèles à leurs engagements au sein de l'Église. Michel s'occupe également d'une troupe de théâtre à Cérans-Foulletourte, passion qui ne l'a jamais quitté. Avec toutes ces activités, les heures passées à la maison en compagnie des enfants sont rares. Le petit François ne compte pas rester indifférent à ce changement de rythme. Un soir, alors que sa mère l'embrasse, il lui glisse à l'oreille : « Ils ont bien de la chance les petits enfants des parents qui sont moins chrétiens. »

Il a quatre ans. Souvent, ses parents sont étonnés par ses petites phrases énoncées après les avoir mûrement réfléchies. Comme ce jour où François dit très sérieusement à sa maman : « Je me demande avec qui je me marierai. Il y a bien des cousines, mais le pape ne veut pas. Le pape ne veut pas qu'on se marie avec sa cousine. » Ces réflexions dépeignent le tempérament du petit garçon. Il écoute les adultes, se fait sa petite histoire et revient confronter ses idées aux principes de ses parents. Un jour, Michel discute avec Anne de questions d'héritage abordées chez des clients de l'étude, de sempiternelles disputes entre frères et sœurs. François intervient :

« Et pourquoi des frères peuvent se disputer ? »

— Il arrive que des frères se disputent pour une maison, par exemple parce que chacun la veut », lui explique sa maman.

« Ah bon ? », répond François. Quelques jours plus tard, l'enfant revient vers sa mère : « Tu sais, cette maison-là, elle sera pour moi quand je serai grand parce que je suis l'aîné ! » Anne fait le lien avec la conversation d'il y a quelques jours : « Tu vois, c'est comme ça ! C'est comme ça que les disputes

Le petit François

commencent entre frères. Peut-être que Pierre, même s'il est bébé aujourd'hui, il la voudra aussi cette maison un jour.» François s'en va dans un coin pour réfléchir. Quelques heures plus tard, il lance à sa mère d'un ton décidé : « Comme je serai pilote de chasse, je n'aurai pas besoin de la maison. Je la laisse donc à Pierre. »

À cette époque, François aurait bien aimé jouer avec son frère, hélas encore trop petit. Il apprend donc à s'amuser tout seul. Souvent il s'ennuie, d'autant que le déménagement l'a éloigné de l'école du Mans et du jardin d'enfants où l'emmenait sa mère. Pour l'instant, fini les petits copains de classe. Il est trop jeune, il faudra attendre encore deux ans avant de rejoindre les bancs de l'école. Un jour, par hasard, ses parents découvrent comment leur fils passe ses journées. Entre les deux étages de leur maison se trouve un palier où ils ne mettent jamais les pieds. Là, surprise, ils tombent sur une forêt de fils électriques installés dans tous les sens, « un véritable laboratoire » se souvient sa mère. Le jeune garçon a laissé libre cours à son imagination. Ses parents sont stupéfaits.

Le petit François a toujours aimé regarder son grand-père bricoler. Quand Anne rend visite à ses parents au Mans, il ne rate pas une occasion de s'accrocher au pantalon de « Papi », comme il l'appelle. S'il passe beaucoup de temps avec sa grand-mère Germaine pour jouer, écouter des histoires, apprendre à lire, il reste fasciné par les outils, l'établi si bien entretenu de son grand-père. D'autre part, Marcel Soulet est un photographe amateur. Il est président d'une association de photographes. Très vite, François se déclare à son tour séduit par les appareils photo. Il s'attarde dans la chambre noire où son grand-père développe avec soin ses clichés noir et blanc. La magie de l'image opère sur lui. Cette passion ne le quittera jamais.

Marcel appelle son petit-fils Paquito, qui signifie « Petit François » en espagnol, ou le nomme « Panchoua » – François en basque. Avec lui, il partage presque tout comme cette passion pour les 24 heures du Mans, lui qui a toujours rêvé de participer à la toute première édition en 1923. L'enfant

François Fillon

n'a que deux ans quand son grand-père l'emmène pour la première fois sur un circuit. Il raconte à Paquito comment tout a commencé avec Georges Durand et ses amis passionnés. Comment ils ont créé le Comité du circuit de la Sarthe en 1905, puis l'Automobile-Club de l'Ouest en 1906, et, de fil en aiguille, comment ils ont réussi à faire naître la première course des 24 heures du Mans, l'épreuve d'endurance la plus célèbre du monde. À l'époque, les automobiles étaient des voitures de tourisme. Le vainqueur gagnait 100 000 francs, une fortune. Pour se qualifier, il fallait rouler au moins vingt tours, capote fermée, entre 38 et 66 km/h de moyenne. Les pilotes devaient réparer seuls leur véhicule. Les retours au stand n'étaient permis que si des cycles minimums de vingt tours de circuits avaient été parcourus. La passion transmise par son grand-père ne quittera jamais François Fillon.

École primaire

Enfin six ans, le petit François peut reprendre le chemin de l'école. Cette fois, il s'agit d'un établissement laïc. S'il avait commencé à apprendre à lire au jardin d'enfants de l'institution catholique où sa mère enseignait, il va maintenant s'initier à l'écriture, comme tous les garçons de son âge. En onzième, appellation du «privé» qui correspond au «cours préparatoire» du «public», l'enfant se trouve dans une classe de quarante élèves, ce qui à l'époque n'avait rien d'anormal. François est un enfant sage et attentif en classe. L'instituteur, Jean-Pierre Miachon, ne garde pas vraiment de souvenir particulier de lui, sauf lorsqu'il regarde les photos de la classe. Les enfants portent tous une blouse. François est debout au deuxième rang. Sur une autre photo, il est assis à la quatrième rangée. Dans cette classe de garçons, il est très facile de le repérer. Celui qui a la posture la plus réservée, le regard tendre et quelques doigts dans la bouche, c'est lui, François. Sa timidité ne l'empêche en rien d'être observateur, attaché au moindre détail. S'il ne se fait pas remarquer

Le petit François

en classe, il rapporte tout à sa petite maman. L'instituteur se souvient de la remarque de Mme Fillon : « Mon fils est très impressionné par les pull-overs que vous portez ! »

Vient le temps de la classe de septième, l'équivalent du CM2 dans le public. Son maître, François s'en souvient encore, un certain M. Sélécoux, « monsieur le directeur ». Il est impressionné par ce représentant de l'autorité. « Il le regardait avec des yeux émerveillés », souligne sa mère. En classe, François est réservé au point que, même s'il connaît la réponse à une question, il n'ose pas lever le doigt. De même, dans la cour de récréation, c'est avec les autres enfants timides qu'il aime s'amuser. À la maison, Pierre commence à grandir. Les deux frères peuvent enfin jouer ensemble, lorsque naît Arnaud, en avril 1963. Il est à son tour trop petit pour partager la complicité grandissante de Pierre et de François. Une entente presque fusionnelle unit les plus grands. Ils deviennent très vite inséparables. Pierre est en admiration devant son grand frère. François est le patron, l'aîné qui ne manquera jamais de se comporter en chef. Quand François fait une grosse bêtise, il explique à Pierre : « Toi, tu vas t'accuser parce que si c'est toi, on ne dira rien, t'es trop petit. Et je te donnerai une petite voiture en échange. » À chaque fois, Pierre a bien du mal à expliquer à ses parents les raisons de « sa » grosse bêtise. Après tout, ce n'est pas grave car une petite voiture de plus, ça vaut bien toutes les accusations du monde.